

# L'Histoire tragique mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge

Commentaires d'Olivier Delorme

La revue *Espoir* présente ici une analyse de la pièce de théâtre jouée à la Cartoucherie de Vincennes par la troupe du Théâtre du Soleil dont Ariane Mnouchkine est la directrice, les textes étant d'Hélène Cixous. Cette pièce, depuis septembre 1985, retrace la vie du Roi Norodom Sihanouk.



À Phnom Penh, le 30 août 1968

**I**L y aura vingt ans cet automne, le général de Gaulle arrivait à Phnom Penh et, à quelques centaines de kilomètres des champs de bataille de la guerre du Vietnam, rendait publique la désapprobation par la France d'une politique américaine d'escalade militaire dans la région, déclarait « que les combats qui ravagent l'Indochine n'apportent par eux-mêmes aucune issue » et proposait l'engagement d'un processus de paix négociée.

On ne reviendra pas ici sur tel caractère prophétique du discours ni sur la nature des réactions et des conséquences qu'il provoqua, mais avant tout sur le lieu, le

Cambodge, et l'interlocuteur, Norodom Sihanouk, que le Général choisit pour délivrer au monde un de ces messages qui fut parmi les plus importants de la « diplomatie gaullienne » : hommage au Cambodge qui a choisi « avec courage et lucidité la politique de neutralité », manifestant son refus de devenir un « terrain d'affrontement pour les idéologies rivales » et sa volonté de « sauvegarder son corps et son âme » en restant « maître chez lui », hommage de la France à « l'effort que déploie le Cambodge pour se tenir hors du conflit » et donc à l'homme qui incarne cette politique : le prince Norodom Sihanouk.

Or, il se trouve qu'à cet anniversaire correspond l'un des événements théâtraux les plus originaux, les plus intéressants, les plus réussis, de la saison. Depuis le 11 septembre 1985, à la Cartoucherie de Vincennes, bientôt en tournée, et, nous l'espérons, de nouveau l'an prochain à Paris, la Compagnie Ariane Mnouchkine joue, vit et fait vivre trente-cinq ans de L'histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, et que c'est précisément le discours de Phnom Penh qui a la fonction d'accueillir les spectateurs et de les introduire à l'action dramatique puisque le texte en est affiché dans le vaste hall qui sert d'antichambre à l'espace où va se jouer le drame.

Car il s'agit bien ici de drame. La matière historique se transmute en matière dramatique, théâtrale sans y perdre sa substance, un peu de la manière dont Eschyle en avait usé jadis dans *Les Perses* pour Salamine. Et, incontestablement, il y a dans le texte d'Hélène Cixous de la tragédie grecque. On y voit d'autre le personnage capital sinon central qu'est le seigneur Penn Nouth, « le sage ami, sage conseiller résigné à ne pas être écouté lorsqu'il le faudrait, parce que c'est le destin : « la fatalité prend des proportions inquiétantes » ?

La personnalité exceptionnelle de Sihanouk en fait ce héros moderne qui tente de se dresser contre la fatalité de l'histoire — nous la ressentons d'autant plus fatale que nous la savons accomplie — se retrouvant chaque fois joué par le sort ou trahi par les hommes.

On craint la simplification, le didactisme et la caricature ? L'audace, la beauté et la finesse du texte d'Hélène Cixous empêchent toujours de grossir le trait au-delà de ce que l'historien ne pourrait accepter. Bien sûr, les Américains ne sont-ils guère présentés sous un jour sympathique : l'ambassadeur Mac Clintock est un affairiste dénué de scrupules, dérouté et incapable face à des subtilités orientales qui le dépassent ; le général Abrams apparaît borné et sans aucune conscience des conséquences politiques des mesures militaires qu'il exige ; le conseiller Kissinger, absolument cynique et sans cesse aux marges d'une légalité démocratique dont il est peu embarrassé. Mais le secrétaire d'Etat Land incarne, lui, le soucieux respect de la vie humaine, de la morale, des valeurs et des principes démocratiques qui tentent de peser sans jamais y arriver vraiment dans le sens de la modération ; de même le sénateur en tournée n'est-il pas moins conscient de la fragilité de la position réelle des Etats-Unis dans la région et de leurs responsabilités face aux peuples qu'ils entraînent derrière eux. Il n'est pas jusqu'à l'ambassadeur Dean qui finisse par être pathétique et attachant, voulu sincère et crédible dans ses sentiments moins à l'égard du régime qu'à celui des hommes et du peuple qu'il a contribué à mener au bord du gouffre où il les abandonne, s'envolant dans son hélicoptère au jour même de la prise de Phnom Penh : cet arrachement-là est réellement déchirant.

Quant aux portraits des « figures noires » du côté cambodgien — « collaborateurs » des Américains après la chute de Sihanouk — ils sont, eux aussi, pleins de nuances et de contrastes. Bien sûr, la déchéance de Lon Nol jusqu'à son stade suprême, celui du dictateur psychopate et paralytique, dirigeant les batailles de sa chambre, entouré d'astrologues, est frappante, fascinante même, mais les Lon Noliens, Sirik Matak, le cousin écarté du trône au profit de Sihanouk est rongé d'ambition, Long Boret, le Premier ministre ou Sankham Khoy, le président de la Chambre, ne manquent ni de contradictions ni d'humanité, ni même de grandeur. Le résultat c'est, qu'au total, on ne sombre jamais dans un manichéisme simplificateur et que les défenseurs du bien et du mal ne sont jamais opposés, ni imposés au

public. Il n'est guère, finalement, que les khmers rouges qui, sous le masque d'un sourire apparemment immuable et derrière leur langue de bois, soient présentés monolithiquement monstrueux (encore y a-t-il les hésitations et les scrupules de Khieu San Pan et celles, plus courageuses, de son compagnon qui, horrifié des massacres commis par ses pairs, sera finalement épuré, et passera au rang des victimes), seule la bande de « purs et durs » de Pol Pot se trouvant, au final, rejetée dans une inhumanité absolue... mais la réalité, là, ne dépasse-t-elle pas, ici, la fiction théâtrale ?

Le spectacle dure 8 heures. On peut le voir en deux fois, ou bien en une seule journée (de 13 h à 23 h). A notre avis, le climat, l'ambiance, la tension qui sont habilement construits gagnent à la seconde solution. D'ailleurs la question de la durée ne se pose pas.

D'abord parce que le texte changeant sans cesse de ton et de registre, évitant toute lassitude, tient le spectateur en haleine et l'entraîne sans cesse du rire à l'émotion ou à l'indignation, jamais à l'ennui ni à l'indifférence. On passe de la noble tirade de la reine Kossamak (refusant de renier son fils sous la menace de Lon Nol et insultant ses insulteurs) au comique irrésistible des dialogues naïfs entre la marchande de légumes, Mme Kieu Saumnol et la marchande de poissons, vietnamienne et catholique, Mme Lamné, représentantes d'un peuple (figuré aussi par plusieurs centaines de poupées qui, d'un balcon en trompe-l'œil, dominent l'espace scénique et assistent au drame du peuple khmer qu'elles symbolisent) ; de l'irruption du fantastique sous forme de dialogues entre morts et vivants, au récit historique d'un coureur de marathon battu, d'un Cid défait, manchot et édenté qui, échappé au désastre, vient raconter à la « cour » de Lon Nol la déroute des troupes de la « République khmère » à Kompong Thom, à l'émotion ou à la poésie.

Ensuite parce qu'une musique prodigieuse souligne, soutient, anime l'action en permanence : elle crée le véritable décor dans lequel tout vient s'inscrire ; parce que l'intelligence de la mise en scène ne laisse aucun instant de répit au spectateur pris par la course haletante d'acteurs d'une histoire qui s'affole et que la troupe, d'une homogénéité surprenante, maîtrise à plein l'art de l'expression des voix comme des corps.

Enfin, il y a Sihanouk.

Le personnage est fascinant. Roi du Cambodge par hasard et par la grâce des Français sans qui il serait « devenu un grand saxophoniste », il incarne et ne peut plus « s'arrêter d'être le Cambodge, ses

fleuves, ses montagnes, ses paysans ».

Passionnément, il est ce pays qu'il cherche par tous les moyens à préserver et il est le personnage central du spectacle, il est l'acteur prodigieux qui incarne Sihanouk, lui-même prodigieux acteur, qui concentre toute l'attention, il est un personnage historique et théâtral, sans qu'on puisse toujours démêler l'un de l'autre.

Souverain, paternaliste et traditionnel — le « seigneur papa » que Mme Kieu Somnol invoque et appelle à son secours dès qu'elle est en danger — cela ne se passerait pas si notre seigneur papa était avec nous — qui rend la justice au peuple contre les intérêts américains, il est aussi le politicien retors qui abdique et descend de son trône de dieu et de roi pour rentrer dans l'arène électorale.

Il est le souverain épris d'indépendance qui n'hésite pas à refuser « l'aide américaine » et tente d'imposer à l'intérieur un compromis national :

« Quant à vous, Messieurs de mon aile gauche, dit-il aux membres communistes de son gouvernement, je tiens à vous dire que je n'ai pas plus d'attrance pour les loups rouges que pour les loups blancs. »

Il est celui qui, désespérément, refuse de choisir entre les « grands pieds » américains et les communistes, cherchant à obtenir des Russes et des Chinois qu'ils modèrent leurs alliés vietnamiens et khmers rouges — les appétits de ceux-ci, les infiltrations de ceux-là — qui conduisent chaque jour un peu plus à rendre inévitables les représailles américaines entraînant le Cambodge à l'irréparable et jusqu'à l'enfer Pol Potien.

Au-delà, encore, il cherchera, lui qui se veut le fléau de la balance, les appuis qui lui permettraient de peser pour rétablir l'équilibre, à chaque fois qu'un nouveau joug s'abat sur son pays : celui de Lon Nol, des Khmers rouges, des Vietnamiens, concluant des alliances qu'il pense pouvoir contrôler jusqu'à ce que tout, finalement, lui échappe...

Attachant, jongleur, funambule, hâbleur, comédien, irritant, drôle, cocasse, burlesque, colérique, machinateur, emporté, rusé, émouvant, provocateur, naïf à force d'être adroit, c'est ainsi qu'apparaît le Sihanouk de la Cartoucherie ; pathétique, mais jamais ridicule malgré des attitudes, des pauses, une voix outrées, il occupe à lui seul l'espace et le temps et donne au personnage une dimension proprement extraordinaire. La danse de joie exécutée avec le fidèle Penn Nouth lorsqu'il apprend qu'il pourra rentrer au Cambodge après l'exil pékinois resté, pour moi, comme l'un des moments les plus beaux, les plus émouvants, les plus drôles aussi, qu'il m'ait été donné de voir au théâtre.

Enfin, s'il fallait conclure par la thèse que soutient la pièce, ce pourrait être celle d'une assez « gaullienne » dénonciation de la politique des blocs qui, sans se soucier de la volonté et de l'intérêt des peuples, les écrasent. Celle d'une « Amérique peu lucide », qui ne se rend pas compte qu'il vaut mieux pour elle, à long terme, avoir un Cambodge fort, indépendant, mais neutre, qu'un Cambodge Lon Nolien, belligérant allié, mais fragile parce que bâti seulement sur les armes, la peur et le soutien américain. Elle jette ainsi dans la guerre, le malheur et, finalement le communisme le plus inhumain et le plus opposé aux valeurs qu'elle veut défendre, « des peuples qui ne demandaient qu'à paître paisiblement dans leur pré ».

Et la France ? Elle apparaît lors de l'exil pékinois dans la personne de notre ambassadeur Etienne Manach, chargé d'essayer de faire comprendre aux U.S.A., qu'à long terme, leur intérêt n'est pas d'avoir un vassal « Lon Nolien » déconsidéré et condamné, mais un Sihanouk, indépendant et neutre. Ou bien, plus tard, choisi dépositaire de ce provisoire testament politique : si les Khmers vont à Pékin, ce n'est qu'en regardant sans cesse derrière eux pour voir si les Occidentaux... mais peine perdue, aucun des Occidentaux ne bougera. C'est le père de Sihanouk revenu parmi les vivants s'entretenir avec son fils qui lui demande pourquoi son grand ami le général de Gaulle ne lui vient pas en aide ? Et Sihanouk de déplorer sa mort : la France, c'est maintenant celle de M. Pompidou, plus sensible, s'il faut en croire l'auteur, aux intérêts des planteurs d'hévéas maltraités jadis par Sihanouk qu'à une vision purement française et gaullienne d'une politique asiatique ; lorsque cette France-là refuse de rompre avec le régime de Lon Nol c'est, pour le Sihanouk d'Hélène Cixous, qu'elle est devenue « aussi imbécile que les Etats-Unis ».

Mais c'est au soir de son anniversaire, à un moment où le Cambodge n'a pas encore basculé dans la guerre et dans la tragédie, qu'apparaît le général de Gaulle. Le roi admire le ciel étoilé, racontant au sage Penn Nouth le dialogue qu'il entretient avec les étoiles qu'il a nommées du nom des gens qu'il aime et qu'il admire — référence qui reviendra au moment de son enfermement par les Khmers rouges —, il désigne une première étoile : c'est Mozart, celle-ci, c'est le pandit Nehru, les deux hommes saluent, courbant le dos, les mains jointes. Et puis, il y a cette autre, découverte l'année dernière, le 1<sup>er</sup> septembre 1966, qui est juste à l'ouest de la Grande Ourse et qui brille plus que les autres ? C'est le général de Gaulle. ■